

Jacques s'arrêta et répondit avec un éclat de rire strident :

— Moi, malade ! Allons donc ! Pourquoi serais-je malade ?

— Tu as trop travaillé. Tu as besoin de repos, peut-être.

— Besoin de repos, moi ? Jamais ! Je ne connais pas la fatigue ! J'ai soif. Je veux boire ! Donne-moi ce qu'il y a de meilleur. Je ne regarde pas au prix ! Je suis riche !

Et après avoir rempli d'eau-de-vie la demi-tasse, il jeta littéralement dans son gosier cette forte dose d'alcool.

XLIII

— Enfin, je vais donc savoir ! se dit Ovide, puis, tout haut : Tu es riche, oui... grâce à l'invention que tu as faite et que tu as vendue.

— Que j'ai vendue à James Mortimer, à mon beau-père, répliqua Jacques Garaud.

— Non, pas celle-là, reprit Ovide, je parle de la machine inventée par toi pendant les cinq années que nous avons passées sans nous voir.

L'ex-contremaître eut un nouvel éclat de rire étrange et saccadé.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria-t-il ensuite. Est-ce que je t'avais jamais vu ? Est-ce que je te connaissais, toi, Ovide Soliveau ?

Et il s'avança vers son prétendu cousin, l'attitude menaçante, les yeux pleins d'éclairs. Ovide, un peu inquiet, se leva, prêt à battre en retraite. Jacques poursuivit :

— Est-ce que je suis de Dijon ? Est-ce que je me nomme Paul Harmant ? Allons donc ! Paul Harmant est mort ! Il est mort à l'hôpital de Genève. J'étais son camarade d'atelier. Il m'avait confié son livret pour le renvoyer à sa famille, et comme il fallait changer de peau, comme il fallait sauver ma tête, j'ai pris le nom de Paul Harmant. Tu n'avais pas deviné cela, idiot que tu es ! Tu me croyais bêtement ton cousin ?

La face convulsée de Jacques prenait une expression effrayante. Ses joues s'étaient brusquement creusées, et de rouges devenaient livides ; des flocons d'écume blanchissaient ses lèvres. Ovide sentit un frisson passer sur sa chair. Son inquiétude se changeait en épouvante. N'avait-il point versé une trop forte dose de liqueur ? Ne se trouvait-il pas en ce moment non en face d'un halluciné, mais en présence d'un fou dangereux ? Il allait connaître le passé de cet inconnu que quelques instants auparavant il appelait : " Mon cousin ; " seulement, cette connaissance pouvait lui coûter cher. Pour la troisième fois, Jacques se mit à rire, mais son rire devenait sourd et lugubre, comme celui qui s'échappe des cabanons de Bicêtre.

— Est-ce que je n'ai pas bien fait ? reprit-il en marchant de nouveau vers Ovide qui reculait devant lui. Est-ce que je n'ai pas agi comme devait agir un particulier très malin ? Tu comprends : j'avais incendié l'usine d'Alfortville où j'étais contremaître, j'avais assassiné l'ingénieur Labroue, mon patron ; j'avais volé ses plans de machines et pris dans sa caisse cent quatre-vingt mille francs, une fortune. C'était gentil ! Toujours malin, combinant tout, je revins sur le lieu du sinistre après le vol, je me distinguai par mon ardeur. Je me précipitai dans les flammes pour sauver la caisse que je venais de vider ; puis, au moment où le pavillon s'écroulait, je sautai par une fenêtre donnant sur la campagne. J'étais libre. On me croyait enseveli sous les décombres, victime de mon dévouement, et Jeanne Fortier, de qui j'avais à me venger, était condamnée à ma place. A partir de cette minute, Jacques Garaud n'existait plus ; je filai en Angleterre sous le nom de Paul Harmant, le mien, aujourd'hui, et je m'embarquai pour New-York. Sur le " Lord Maire " je rencontrai un imbécile, un certain Ovide Soliveau, à qui je persuadai que j'étais son cousin. Grâce à mes cheveux roux teints en noir, il n'eut pas l'ombre d'un soupçon. Par lui j'appris fort à propos beaucoup de choses concernant James Mortimer et sa fille Noémi. Je suis un malin, j'épousai la fille et je devins l'associé du père. C'est très fort ! Aujourd'hui, je suis non seulement un millionnaire, mais un honnête homme. Oui, un honnête homme, parole d'honneur, un très honnête homme !

Jacques s'interrompit.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, toi ? cria-t-il d'une voix rauque en marchant sur Ovide défilant de terreur. Tu ne m'as jamais vu ! Tu ne me connais pas ! Jeanne Fortier seule avait vu le crime. Seule, elle connaissait Jacques Garaud ! Jacques Garaud est mort sous les débris croulants de la fabrique d'Alfortville. Aujourd'hui je suis Paul Harmant, l'associé de James Mortimer !

En ce moment le misérable porta la main à sa poitrine. Une souffrance aiguë le mordait au cœur. Il lui semblait que des flammes intérieures le consumaient. Une plainte inachevée, une sorte de gémissement lamentable s'échappa de ses lèvres. Pris d'un spasme nerveux, il tourna sur lui-même en battant l'air de ses bras, et tomba sans connaissance. Ovide s'élança vers lui.

— Mort ! Serait-il mort ? balbutia-t-il avec effroi. Moi qui compte sur lui pour faire ma fortune ! Ça ne serait pas drôle.

Vivement il pressa de sa main droite le côté gauche de la poitrine de Jacques Garaud, et se sentit aussitôt rassuré. Le cœur battait avec violence.

— Non, non, il n'est pas mort, dit le Dijonnais avec un sourire de triomphe. C'est l'effet de la liqueur canadienne. Quand il reprendra connaissance il ne se souviendra de rien. Ah ! Jacques Garaud, tu as beau être un malin, je ne suis point une bête et je me doutais bien que tu n'étais pas Paul Harmant ! Tu as une grosse fortune, cousin, ça m'arrange ! J'en aurai ma part. Tu me tenais, je te tiens à mon tour ! Tout ce que tu m'as raconté est gravé dans ma mémoire et je n'en oublierai pas un mot. D'ailleurs je vais l'écrire. Ah ! les beaux états de service ! Assassin, voleur et incendiaire ! Et tu avais le toupet de me faire la morale ! Par exemple, elle est trop forte celle-là ! Cousin, tu me payeras ta morale, et plus cher qu'au marché !

L'associé de James Mortimer ne reprenait pas connaissance.

— D'après les renseignements de Cuchillino, se dit Ovide, voici un évanouissement qui doit durer quelques heures, mais qui n'offre rien de dangereux.

Je vais étendre le cousin sur son lit. Quand il se réveillera nous causerons. Et, soulevant le corps de Jacques avec une force dont on n'aurait pu le croire capable, il le coucha, le couvrit, lui plaça sous la tête deux oreillers, et se retira dans sa chambre où il se mit au lit à son tour et ne tarda pas à s'endormir. Au point du jour, il s'éveilla, s'habilla en quelques minutes et retourna dans la chambre de son prétendu cousin. Celui-ci semblait n'avoir fait aucun mouvement, mais sa respiration bruyante attestait qu'il était plein de vie. Ovide s'approcha du lit, prit le poignet du dormeur, posa son doigt sur l'artère et en trouva les pulsations régulières.

— Laissons-le s'éveiller tranquillement, se dit-il. Et s'asseyant à côté de la table sur laquelle se trouvaient étalés des papiers, il acheva le travail commencé la veille au soir. Une heure environ s'écoula. Ovide, tout à coup, tourna la tête. Il lui semblait qu'il venait d'entendre Jacques Garaud se mouvoir. En croyant cela, il ne se trompait pas.

Le faux Paul Harmant venait en effet de faire un mouvement léger. Ovide quitta son siège, et debout auprès du lit attendit le réveil complet. Ce réveil ne se fit point attendre. Jacques ouvrit les yeux, puis se dressa brusquement sur son séant, en jetant un regard autour de lui. Ce regard exprimait l'étonnement et l'inquiétude. A coup sûr l'associé de James Mortimer avait l'esprit enveloppé de brumes épaisses et ne se rendait point compte de sa présence dans cette chambre inconnue. A deux reprises il passa la main sur son front comme pour en écarter un voile.

— Où suis-je donc ? demanda-t-il tout à coup.

— A Kingston, à l'hôtel des Treize-Etoiles, répondit Ovide.

— Pourquoi suis-je couché tout habillé ?

— Ah ! ça cousin, tu ne te souviens donc de rien ?

Jacques se glissa hors du lit, mais resta assis sur le bord des matelas et répliqua :

— Je me souviens d'une seule chose, c'est que je travaillais là, près de toi.

— Parfaitement, fit Ovide avec un demi-sourire, puis tout à coup tu t'es levé, les yeux hors de la

tête, gesticulant comme un possédé, bavardant comme une pie borgne, me disant des injures, la fureur dans les regards, l'écume aux lèvres, le visage violacé. J'ai cru que tu allais devenir fou ! Jacques se leva d'un bond.

— Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia-t-il en frissonnant.

— Que tu as eu un commencement de congestion au cerveau, tout bêtement. Tu travailles trop, cousin. Tu te fatigues la tête. Cela finira par te jouer un mauvais tour. C'est dangereux les congestions. Par bonheur, ce matin, il n'y paraît plus. Jacques, sombre et pensif, fit quelques pas dans la chambre.

— Je me sens brisé, dit-il, j'ai le corps et les jambes rompus, comme si on m'avait roué de coups.

— Ah ! dame ! c'est naturel. Tu faisais tant d'exploits ! Les jambes, les bras et la langue, tout allait. Puis tout à coup tu es tombé et je t'ai porté sur ton lit.

— Pourquoi n'as-tu pas fait appeler un médecin ? Ovide parut hésiter.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Oui, pourquoi ?

— Par prudence.

— Je ne comprends pas. Explique-toi.

— Tu parlais... tu criais. Ce n'était pas vraiment utile qu'un étranger soit là, ouvrant les oreilles et t'écoutant.

XLIV

Jacques Garaud devint très pâle.

— Je parlais ? Je criais ? répéta-t-il.

— Oui, cousin.

— Qu'ai-je dit ?

— Oh ! des bêtises.

— Mais, enfin, quoi ? fit violemment l'associé de Mortimer.

— Tu déraisonnais à propos de places, de machines, d'un tas de choses qui n'avaient ni queue ni tête. Tu me faisais peur. Je te croyais devenu fou. Un médecin l'aurait cru comme moi. C'est pour ça que je n'en ai point appelé.

Le faux Paul Harmant prit sa tête dans ses deux mains.

— Qu'ai-je pu dire ? se demandait-il avec effroi. D'où venait ce délire soudain ? Cette folie ?

Et, hors d'état de se répondre, il fit un effort pour chasser les pensées qui l'obsédaient.

— Où en es-tu de ton travail ? reprit-il.

— J'ai dressé les devis. Tu n'auras qu'à vérifier les prix. Nous pourrons à midi nous rendre à l'usine.

Jacques baigna longuement son visage dans l'eau fraîche pour rétablir l'équilibre de ses facultés morales. Il se remit ensuite à ses chiffres.

Nous ne nous occuperons point des affaires qu'il avait à traiter à Kingston et qui seraient sans intérêt pour nos lecteurs. Ces affaires furent promptement terminées, et le lendemain soir, Jacques reprenait avec Ovide Soliveau le chemin de fer qui devait le ramener à New-York. Ovide occupait, dans les dépendances de la fabrique, un petit pavillon ayant une sortie sur la rue, ce qui lui permettait d'aller et de venir à son gré. Arrivé pendant la nuit il se leva de bonne heure et s'enferma dans la pièce qu'il nommait pompeusement son cabinet de travail et qui contenait, fort en désordre, les papiers relatifs à ses fonctions d'inspecteur des ateliers de la maison " James Mortimer & Paul Harmant. " Il s'installa devant son bureau, prit une feuille de papier à lettre, une plume et écrivit ces mots :

" NEW-YORK, 23 juin 1862.

" Monsieur le directeur de l'hôpital général de Genève,

" Monsieur,

" (Suisse.)

" Je viens réclamer de votre obligeance, un service important pour moi. J'ai appris qu'en l'année 1856, le nommé Paul Harmant, de Dijon, ouvrier mécanicien, mon parent, était décédé dans l'hôpital dont vous êtes le directeur, mais aucune preuve officielle à l'appui de cette mort ne m'ayant été donnée, le doute est permis. Je vous serai très reconnaissant, monsieur, si vous voulez bien me renseigner à ce sujet et, dans le cas où Paul Harmant serait vraiment mort, m'adresser son acte